L'UNION SPIRITE

BORDELAISE

REVUE DE L'ENSEIGNEMENT DES ESPRITS

Publiée sous la direction de

M. AUGUSTE BEZ

Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui
l'adorent, l'adorent en Esprit et en vérité.
(*Evang. selon* S. JEAN, C. IV, V. 24.)

PREMIÈRE ANNÉE N° 22 8 NOVEMBRE 1865

TABLE DES MATIÈRES DU N° 22

BORDEAUX

BUREAUX : 19, RUE DU PALAIS DE L'OMBRIÈRE

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

L'*Union spirite bordelaise* paraît les 1er, 8, 15 et 22 de chaque mois, par livraisons de 24 pages, avec couverture imprimée. Elle forme *tous les trois mois* un beau volume de 300 pages environ, avec table des matières et couverture spéciales.

Prix de l'abonnement : Un an, 12 fr. ; trois mois, 3 fr. 50.

On s'abonne en envoyant le montant de l'abonnement en un mandat sur la poste au nom du directeur-gérant.

Des dépôts de *l'Union spirite bordelaise* sont établis :

A Bordeaux, chez les principaux libraires.

A Paris, chez Frédéric HENRI, libraire-éditeur, 12, galerie d'Orléans, au Palais-Royal.

A Marseille, chez Ch. BÉRARD, libraire-éditeur, 22, rue Noailles.

Prix du numéro séparé : 30 centimes.

AVIS

Nous prenons la liberté de rappeler aux anciens abonnés du SAUVEUR DES PEUPLES *que leur droit à recevoir sans rétribution l'*UNION SPIRITE BORDELAISE *a fini avec le n° 16. Nous prions donc ceux qui seraient dans l'intention de continuer à recevoir notre Revue, de nous faire parvenir immédiatement le montant de leur abonnement, soit en timbres-postes, soit en un mandat sur la poste au nom du directeur-gérant.*

EN VENTE

Dans les bureaux de l'UNION SPIRITE BORDELAISE :

La Ruche spirite bordelaise, 1re et 2e année. Chaque année un beau volume grand in-8° de 400 pages. Prix, chaque. . . . . .F. 5

Le Sauveur des Peuples, 1re année, collection complète avec couverture et table des matières. Prix. 5

Ce qui a paru de la seconde année. 2

La Voix d'Outre-Tombe, collection complète. 3

L'UNION SPIRITE BORDELAISE

REVUE DE L'ENSEIGNEMENT DES ESPRITS

PREMIÈRE ANNÉE N° 22. 8 NOVEMBRE 1865.

DE L'ORIGINE DE L'AME — DE L'AME DES BÊTES

Je vous dis que, même de ces pierres, Dieu peut faire naître des enfants à Abraham.
(MATH., III, 9.)

— Encore cette question! va dire plus d'un lecteur en voyant, sur la couverture de l'*Union*, apparaître le titre de mon article. Est-il bien nécessaire que nous connaissions notre point de départ? Le but est visible aujourd'hui, cela suffit. Regardons devant nous et non en arrière. La solution de ce problème nous importe peu.

Ce langage ne m'étonnera pas, car il m'a déjà été tenu maintes fois par maints spirites de mes amis.

— Lecteurs indulgents, répondrai-je, nous raisonnons comme des égoïstes imprévoyants. Ne nous contentons pas du présent seul, car l'avenir est aussi à nous, et l'avenir, vous le savez, c'est le progrès, c'est-à-dire le mieux au lieu du bien, l'excellent au lieu du bon, le plus au lieu du moins. Nous avons reçu, nous devons ; telle est la loi. Les générations passées nous ont prêté, il faut rendre aux générations futures. Toutes les découvertes anciennes sont portées à notre passif, tâchons de balancer notre actif par des découvertes modernes, et ne faisons pas banqueroute à la vérité. Jouir de ce qu'ont fait nos ancêtres sans travailler pour nos descendants, c'est suivre l'exemple du vieillard de la fable qui ayant arraché, pour son usage, les plantations faites par

son père, ne songea pas à planter pour ses enfants. Ne dites donc pas maintenant : « Où cela nous conduira-t-il ? » Papin savait-il où nous conduirait sa marmite, Galilée sa sainte hérésie, Galvani sa grenouille, Guttenberg ses lettres de fonte ? Pourquoi voudrions-nous donc jouir de la prescience et savoir où nous conduiront les solutions des problèmes qui s'agitent dans les sociétés modernes ? Le champ de l'inconnu est devant nous. Armons-nous de la pioche, et creusons, selon nos forces, chacun notre sillon. D'autres le redresseront, s'il est tortueux ; le continueront, s'il est droit.

M. Alexandre Delanne, de la société spirite de Paris, vient, à son tour, de creuser le sien. Dans un article parfaitement écrit (n° 19 de l'*Union*) il combat Pezzani au point de vue de l'origine de l'âme. Quelque faible que soit ma voix, elle demeurera libre de toute pression, car je me hâte d'avouer, à ma grande honte, que je n'ai pas encore lu l'ouvrage de notre savant Philaléthès. Je suis sûr à l'avance que les assertions de l'auteur sont appuyées par toutes les armes de la logique.

C'est donc mon opinion personnelle que je vais exprimer ici. Après avoir examiné l'idée de M. Delanne, je me permettrai d'exposer très brièvement mon système sur le progrès de tout ce qui existe.

L'idée préconisée par M. Delanne, que l'âme des règnes inférieurs de la création entre dans la composition du périsprit humain a déjà été développée et soutenue par M. Edoux, dans la *Vérité* des 13 et 27 août 1865. Qu'il nous suffise de citer les lignes suivantes :

« En un mot, ce que le spiritisme nomme *périsprit,* chez » l'homme ; ce que les anciens et la révélation appellent » *âme ;* cette force qui, après les avoir réunies et coordon- » nées, tient liées l'une à l'autre les molécules matérielles » dont son corps grossier est formé, qui leur donne la cha-

» leur, le mouvement, la sensibilité, la vie ; cette force, di-
» sons-nous, s'est élaborée d'abord dans le règne minéral,
» ensuite dans le règne végétal, puis enfin dans les animaux,
» d'où notre Esprit la reçoit directement pour se spécialiser,
» pour s'incarner dans une forme. Et voilà pourquoi, selon
» que l'homme aura puisé son périsprit ou son âme, dans la
» couche de telle ou telle espèce, de telle ou telle famille
» animale, il en portera une signature, une réminiscence
» instinctive plus ou moins caractérisée, se traduisant au
» dedans par des passions correspondantes, et au dehors,
» par la forme, par la physionomie.

» Que le spiritualiste anglais en prenne donc son parti ; le
» *périsprit* ou l'*âme* qui le spécialise, pourrait fort bien
» avoir passé par les *huîtres, les moustiques* et les *têtards*.
» Mais qu'il se rassure ! il lui reste la plus belle partie
» de lui-même, l'ESPRIT. »

Mais l'Esprit puisera-t-il donc au hasard, dans la masse, les éléments constitutifs de son périsprit ? Non, car cette théorie serait attentatoire au libre arbitre de l'homme, et ce serait dire que les passions de l'Esprit sont la conséquence de la composition du périsprit. C'est le contraire. Marat le lâche, aux instincts carnassiers, formera son périsprit d'*Esprits* (1) d'hyènes ; St-Vincent de Paul, d'*Esprits* d'agneaux ; Mourawief l'égorgeur, d'*Esprits* de tigres, et ainsi de suite. Chacun de nous, suivant ses qualités bonnes ou mauvaises, puisera dans ses similaires des règnes inférieurs.

« Vous ne voyez donc pas, ajoute M. Edoux, que mon Es-
» prit en s'incarnant puisera dans cette masse, et qu'il y
» prendra la force vitale correspondante à son habileté de
» cavalier, à sa raison ?...... N'est-ce pas, après tout, leur

---

(1) Nous devons entendre ici par *Esprit* chez les animaux, la force directrice et première. M. Edoux l'admet-il et quel nom lui onne-t-il ?

» faire un peu et beaucoup d'honneur à ces animaux que de
» se les adjoindre pour compagnons si intimes, qu'ils ne fas-
» sent plus qu'un avec nous? »

M. Delanne dit absolument la même chose :

« S'il en était ainsi (si le principe vital instinctif des règnes
» minéraux, végétaux, animaux, épuré, formait un des prin-
» cipaux éléments de notre périsprit) le principe vital ins-
» tinctif individualisé dans la monade et la matière épurées,
» ne recevrait-il pas une récompense *relative à sa nature.* »

Au fond MM. Delanne et Edoux ont la même croyance, aussi les avons-nous réunis dans le même article.

La confusion des mots entraînant souvent la confusion des idées, il est bon, je crois, de faire remarquer que le directeur de la *Vérité* a employé le mot *âme* dans le sens de *périsprit,* lequel est une force suivant lui. Nous ne contesterons pas cette dernière assertion de l'auteur, nous l'admettons même, seulement nous conserverons le mot habituel de *périsprit* pour désigner la première enveloppe fluidique de la *force directrice* ou de l'*âme* que nous définissons ainsi : *Force première qui, chez tous les êtres organisés, dirige les forces secondaires (les fluides), lesquelles produisent tous les phénomènes que nous observons et qui constituent la vie.*

Chez l'homme le mot *âme* devient l'équivalent du mot *Esprit.* Cependant nous préférerions n'accorder ce dernier nom qu'à l'être immatériel et intelligent revêtu de son périsprit. Ainsi l'Esprit serait un composé d'âme et de fluide, l'homme un composé d'Esprit et de matière, ou d'âme, de fluide, de matière. M. Delanne désigne la force première sous le nom de *principe vital;* M. Edoux semble ne faire aucune différence entre celle-ci et la force fluidique, du moins chez les animaux, car chez l'homme il admet bien

« l'Esprit qui dirige la matière, tandis que le principe vital » détermine les formes. »

Nous avons exposé, pour ceux de nos lecteurs qui ne le connaissaient pas, le système du progrès limité; nous allons dire pourquoi nous ne pouvons l'admettre, ou plutôt pourquoi nous croyons au progrès illimité.

La création est-elle co-éternelle à Dieu? Admettrons-nous avec les panthéistes que tout ce qui existe est une expansion de la substance divine? Dirons-nous avec d'autres que la création est la pensée même de Dieu ; ou, avec les catholiques que Dieu a tout fait de rien? Quand, comment, pourquoi a-t-il créé? Ce sont là autant de questions d'un ordre transcendant que nous laisserons de côté pour le moment, car chaque solution donnée par la philosophie ou la religion présente des difficultés insurmontables. Toutefois, l'éternité est un attribut d'un ordre infini, qui ne peut convenir à ce qui est fini, et je repousse par cette seule raison, *à priori*, l'éternité absolue de la création. Je crois donc que Dieu a créé dans le temps. Qu'il nous suffise, pour notre sujet, de savoir que tout est l'œuvre de l'Éternel, que rien n'a été fait sans sa volonté et sans un but éminemment sage.

Dieu, la sagesse par excellence, disons-nous, n'est ni un être bizarre, ni un être à caprice, pas plus qu'il ne peut être injuste ou méchant. Ces attributs tiennent à l'idée même que nous nous faisons de la divinité. Dieu est impartial. L'écrire, c'est rappeler que l'impartialité divine est la pierre angulaire sur laquelle repose le grand principe de la réincarnation et de la similitude d'origine pour chaque Esprit. Nous ne surprendrons donc personne en disant que c'est au nom de cette impartialité que nous réclamons la communauté d'origine pour tout ce qui existe. D'un point de départ unique, découle un but identique : la similitude dans l'avenir. Prouver l'un, c'est conclure l'autre.

Existe-t-il, comme on nous l'affirme, plusieurs substances différant entre elles par leur nature intrinsèque? Y a-t-il le principe matériel, le principe fluidique et le principe spirituel, animique, intelligent ou dynamique? Ou ces trois principes ne sont-ils que des manières d'être, des états d'un principe unique, l'élément universel? N'est-ce pas ce que les Esprits ont entendu, lorsqu'ils ont dit que *tout était dans tout? (Livre des Esprits*, chap. II, nº 33). Si ces trois substances existent et ne sont pas la modification d'une même substance, l'une est-elle plus noble que l'autre? Oui, me répondez-vous, le principe intelligent est plus noble que les deux autres, et le principe fluidique est lui-même supérieur au principe matériel dont il pourrait bien pourtant n'être que la quintessence, ayant sa source dans la *matière universelle modifiée (loco citato,* chap. IV, nº 64). Dites-moi alors pourquoi cette partialité de l'auteur de toutes choses? Pourquoi le principe matériel n'a-t-il pas les propriétés, la noblesse du principe fluidique ou spirituel et réciproquement? Parce que, dites-vous, c'est la volonté de Dieu; je vous répondrai moi: parce que c'est son caprice, car tout acte accompli sans motifs et avec partialité est un acte bizarre ou injuste. Je sais bien que vous m'objecterez que ces motifs peuvent exister sans que nous les connaissions. Cela n'a aucune valeur, comme tout ce qui est négatif, et rappelle la réponse du catholicisme aux réincarnationistes qui s'appuient, d'un côté, sur l'impartialité de Dieu, de l'autre sur la différence de distribution dans les facultés morales et intellectuelles.

Devant Dieu, et à l'origine, tous les atômes ont la même valeur intrinsèque. Sa préférence à leur égard naît de leur valeur relative, de leur position sur l'échelle du progrès. Si l'honnête homme se croit plus aimé de Dieu que le scélérat, c'est qu'étant plus près du foyer divin il est plus échauffé de ses rayons; mais le soleil de son amour et de sa bonté luit

également pour tous les atomes et pénètre dans les replis les plus cachés des entités. Dieu attire tous les êtres à lui en raison de leur valeur relative ou de leur distance, comme l'aimant attire plusieurs atomes de fer en raison inverse du carré des distances. Je l'ai déjà écrit, je le répète : le mouvement peut être variable pour chaque être, mais tous les êtres sont en mouvement, et la direction de ce mouvement est la même pour tous : ils tendent vers l'infini. Pecqueur que je ne connaissais pas alors, et dont je ne connais encore aujourd'hui que le passage cité par l'*Union*, s'était servi des mêmes expressions.

Si l'on veut bien suivre cette idée que Dieu est une force accélératrice sous l'influence de laquelle tous les êtres gravitent vers lui, on comprendra pourquoi les êtres inférieurs de la création peuvent avoir progressé réellement sans que le chemin parcouru puisse encore être évalué par l'Esprit humain. Supposons un mobile situé à une distance infinie de la terre et attiré par elle ; supposons encore que sous l'influence de cette force accélératrice, il parcourt 0^{m} 000,000,000,000,001 pendant la première année, et voyons le chemin parcouru par lui pendant 10,000 ans à différentes distances de son origine (1). Que cette unité précédée de quinze zéros ne vous étonne pas, car si je cherchais bien, je trouverais dans la nature, des mouvements dont l'amplitude est encore plus infime.

Dans les 10,000 premières années, il aura parcouru .	0^{m},000,000.1	matière brute.
De 100,000 à 110,000 ans soit 10,000 ane d'observation il parcourra	0^{m},000,02,1	minéral.

(1) On sait que le chemin parcouru est proportionnel au carré des temps.

De 1,000,000 à 1,010,000 ans soit encore 10,000 d'observation il parcourra	0^{m},000,020,1	végétal.
De 10,000,000 à 10,010,000 ans — 10,000 ans d'observation il parcourra	0^{m},000,200,1	animal.
De 100,000,000 à 100,010,000 ans — 10,000 ans d'observation il parcourra. . . .	0^{m},002,000,1	homme.

Voilà l'histoire du progrès de tout ce qui existe. Admettons, si vous le voulez, 6,000 ans d'observation pour notre terre ; ce sont 6,000 ans pris à des distances différentes de l'origine de chaque être, et voilà pourquoi le chemin parcouru porte sur des nombres variés dont quelques-uns indiquent des distances qui échappent à notre observation. Laissez s'accumuler les siècles sur les siècles ; ou qu'un nouvel Amici nous donne un microscope puissant et nous pourrons juger des infiniment petits.

Cette digression nous a éloigné de notre sujet, nous y revenons.

Rien ne peut faire supposer une différence d'origine pour tout ce qui existe en admettant la création dans le temps. Si Dieu n'avait pas créé, s'il avait trouvé la matière toute faite de toute éternité, et que sa tâche eût été de la façonner, comme le potier travaille l'argile qu'il a sous la main, je comprendrais cette prédilection déterminée par la force même des choses. Mais, si c'est Dieu qui a créé, quelque soit la matière dont il l'ait fait, il n'a pu répandre plus de faveurs sur tel atome que sur tel autre. Justifiez-moi cette préférence, donnez-moi une raison, mais une seule qui satisfasse mon intelligence. Ne me dites pas : « la matière ne pense pas » mais prouvez-moi qu'elle ne peut, qu'elle ne pourra

jamais penser. Croyez-vous donc que l'Esprit humain pense à son origine? C'est ce que nous allons examiner.

Pour cela sondons la doctrine spirite, et voyons si rien dans les principes posés par les Esprits peut nous faire supposer cette différence, je ne dirai pas de substance, mais de distribution dans les propriétés accordées aux atomes : « L'Es- » prit, dit la doctrine, est le principe intelligent universel, » l'individualisation du principe intelligent, comme les corps » sont l'individualisation du principe matériel ; c'est l'*époque* » et le *mode* de cette formation qui nous sont inconnus. » — Tous les Esprits ont été créés simples et ignorants *(c'est- » à-dire sans facultés patentes)*.— La pensée est un attribut » de l'âme. » *(Livre des Esprits,* 7e édition, nos 23, 79, 115 et 89).

Si l'Esprit a été créé *ignorant* à son origine, c'est qu'il ne *pensait* pas alors, car s'il eût été créé avec la pensée active il n'aurait pas plus tôt été au monde qu'il eut examiné vu et su. « *Simple et ignorant* » dit la doctrine. Mon Dieu ! c'est là le propre de tous les atomes, matériel, fluidique, spirituel, (suivent la théorie de la diversité de substances) ; simples, ils ne peuvent être divisés, leur nom l'indique, ils n'ont pas de parties ; ignorants, car ils ne savent rien. Et encore l'atome matériel, tel que nous le connaissons, est-il ignorant quand il *sait* appeler à lui son congénère et répondre à l'appel qui lui est fait ? Enfin, chaque atome, quel qu'il soit, a son *individualité* propre (ne pas confondre avec *conscience)*. Il est lui, toujours lui, et ne pourra jamais être autre. De même que l'homme dans les différentes positions qu'il occupe sur le théâtre des mondes, il conserve toujours son moi, avec cette différence toutefois que l'un a la conscience de sa personnalité, tandis que l'autre ne la possède pas. Aucun être ne saurait perdre son individualité à moins que de supposer la matière pénétrable, ou la possession par deux atomes d'un

même point de l'espace et dans le même temps. Malgré toutes les combinaisons de l'oxygène, Dieu pourrait aujourd'hui mettre le doigt sur un atome déterminé et qui se trouvait à la création de la terre dans tel ou tel lieu. Prenons deux coordonnées dont l'une représentera le temps et l'autre l'espace, il sera toujours possible de déterminer géométriquement la trajectoire de chacun des atomes de la création, et de ces milliards de trajectoires pas une ne se confondra avec l'autre. Donc, chaque atome a toujours eu et aura toujours son individualité. Aussi, l'avouerai-je, je n'ai jamais compris ce reproche fait aux panthéistes, de détruire l'individualité, lorsqu'ils font retourner l'âme à la masse commune où elle se perd, dit-on, comme une goutte d'eau dans l'Océan. Rien ne se confond dans la nature, chaque molécule a sa vie et son individualité distinctes.

De cette description nous concluons donc que, sauf la différence de substance, si elle existe, l'atome intelligent, à son origine, n'a pas plus de propriétés patentes que l'atome matériel ou fluidique. Mais les raisons que j'ai fait valoir plus haut, sur l'impartialité de Dieu, nous portent à croire, au contraire, qu'il n'y a qu'une substance unique dans la nature. La chimie moderne n'admet-elle pas aujourd'hui qu'il n'y a qu'un élément primitif, et que les propriétés des différents corps ne sont que des modifications de cet élément? Pourquoi la philosophie qui s'appuie sur la science, n'admettrait-elle pas, comme cette dernière, l'unité de substance ! Unité dans la diversité, c'est une des grandes lois de Dieu. Tout ce que nous voyons, touchons, sentons ou devinons est produit par les différents états, les différentes manières d'être d'une substance unique, élémentaire, omniverselle. Quels sont ces différents états? Nous allons le dire brièvement, car nous craignons déjà d'avoir fatigué notre lecteur.

Tout, dans la nature, se divise en résistance, levier ou ins-

trument, puissance ou force ; c'est-à-dire en matière, fluide, âme. Chaque atome de la substance unique sera tour à tour l'un de ces trois états qui ont leurs analogues dans l'ordre sensible : solide, liquide, gazeux. Beaucoup sans doute, comme le roi de Siam qui niait la congélation de l'eau, s'élèveront contre cette supposition, que leurs preuves, ne pourront pas plus détruire que les miennes ne sauraient l'établir certainement. La substance universelle deviendra donc matière. Successivement, et tour à tour peut-être, elle sera azote, hydrogène, oxygène ; de là elle passera à l'état de fluide et sera fluide électrique, lumineux, calorique ; plus élaborée, plus quintessenciée, elle deviendra fluide vital des plantes d'abord, des animaux ensuite, enfin de l'homme, Tout à l'heure elle portait la vie dans les tissus des plantes et des êtres inférieurs, elle va maintenant être appelée à une fonction plus élevée, elle sera l'instrument au moyen duquel le principe animique se ramassera la matière qui lui est nécessaire pour revêtir une forme, ou plutôt elle sera la charpente de la forme elle-même. A l'aurore de cette nouvelle existence, elle sera péri-germe chez la plante, péri-âme chez l'animal, d'où l'homme la recevra pour en former son périesprit. La différence, comme on le voit, n'est pas capitale entre notre croyance et celle de MM. Delanne et Edoux. Mais c'est ici maintenant qu'un abîme nous sépare. Dans ces trois derniers états, et sous la direction du germe, de l'âme ou de l'Esprit, elle était devenue force secondaire, s'essayant à produire tous les phénomènes qui constituent la vie organique ; elle va monter un nouvel échelon, elle deviendra à son tour force directrice ; régir, gouverner, composer et entretenir un petit monde, voilà sa nouvelle mission. Force animique de la plante, de l'animal, changeant de famille, d'espèce, de race, comme nous l'a raconté M. P. Xavier, elle arrive enfin à une position supérieure comme Esprit de l'homme, d'où elle

s'élance, Ange, Archange, Séraphin, Trône, Puissance, Domination, s'élevant sans cesse, marchant toujours, toute l'éternité, vers cette perfection infinie, but suprême pour laquelle elle a été créée.

Voilà en raccourci, l'histoire de ce petit atome que nous avons vu créé simple et ignorant. Il a conquis tous ses grades inférieurs à l'aide des mécanismes dont Dieu l'avait pourvu, et tous ses grades supérieurs par sa force, son énergie propres. Une fois Esprit, il n'est pas plus matière que le gaz n'est solide. Ce sont simplement deux états, deux modifications d'une même substance universelle. Le travail de tout ce qui vit, de l'homme surtout, consiste à triturer, à moudre la matière pour la rendre lumineuse, pour la *luméfier* selon l'énergique expression d'un Esprit. Toutes les forces de la nature, forces secondaires et forces directrices, fluides et âmes tendent à ce but. Comment se fait ce travail de transformation, de *récréation ?* Je l'ignore. Comment la tige, les branches, les feuilles, les fleurs et les fruits s'épanouissent-ils successivement à la vie ? Voyons-nous sous la robe bigarrée de la chenille les ailes soyeuses et la poussière d'or du papillon ? Tout n'est que métamorphose dans la nature, et la plus belle, la plus grande, la plus sublime métamorphose est celle qui fait d'un atome ignorant, d'un rien, peut-être, un Esprit intelligent, presque l'égal de Dieu.

Le Christ ne nous l'a-t-il pas enseigné ? « *Car je vous dis que, même de ces pierres, Dieu peut faire naître des enfants à Abraham.* »

C. Guérin.

CORRESPONDANCE

—

Ainsi que nous l'espérions, et comme, d'ailleurs, semblait

le désirer notre ami M. Delanne (1), notre excellent confrère, André Pezzani, nous a adressé la lettre suivante, que nous nous empressons de publier :

Lyon, 28 octobre 1865.

Cher Collègue,

Distinguons d'abord dans la lettre de notre cher frère en croyance, Delanne, la partie de critique où il ne nous a pas compris et où nous sommes tout à fait d'accord, et la partie relative à l'origine de l'âme, où nous sommes réellement divisés. Un mot sur toutes deux :

1° Nous admettons et nous disons formellement dans notre traité *sur les bardes druidiques, synthèse philosophique*, que *les guides des incarnés sont supérieurs à eux*. Mais nous soutenons qu'ils doivent se borner à les inspirer, que l'initiative et le travail appartiennent *aux incarnés seuls* qui ont reçu la mission de défricher le champ inculte de la planète où ils vont éclater. En effet, pour ne prendre pied que sur nos bas mondes, le libre arbitre des habitants et leurs mérites doivent être respectés et maintenus ; sans ces considérations pleines de justesse, on ouvrirait la porte au plus complet mysticisme d'êtres intelligents qui se croiseraient les bras et attendraient leur becquetée du ciel. Les réincarnations deviendraient tout à fait inutiles et le temps des épreuves perdu, puisque les désincarnés devraient tout faire, et que nous n'aurions plus qu'à exécuter ce qu'ils nous disent, tandis que la loi de Dieu, visible par l'incarnation réelle des grands précurseurs de tout ordre, des prophètes, des préparateurs, du Christ son Messie, est que le labeur soit l'œuvre des incarnés. Cela exclut-il l'inspiration et l'influx divin dont parle Swedenborg? Nullement, mais il faut que nous l'acceptions, que notre volonté y ait part, et que notre libre

(1) Voir sa lettre, nº 19, pages 149 à 153.

arbitre y corresponde. Est-ce que nous ne disons pas (p. 146 de notre traité) : « Dieu agit et rayonne sur toute sa création » *par les supérieurs sur les inférieurs* et cela dans les » grands mondes, comme dans les plus basses régions. » Est-ce que nous n'admettons pas expressément qu'à la suite des hommes d'élite (théologiens, philosophes, prophètes, précurseurs, Messie) arrive une colonne fluidique de grands Esprits de leur ordre destinés à leur servir de guides? (P. 116 et 123.)

Nous disons seulement, nous fondant sur les faits incontestables et la qualité des manifestations, qu'en général les désincarnés qui se communiquent à nous, sont médiocres dans l'ensemble universel, et loin de nuire à notre sainte cause en faisant ces constatations, nous avons la conviction de lui être utile, en répondant d'une part aux objections des incrédules basées sur la faiblesse ordinaire des dictées, et aux défaillances de quelques adeptes qui, en présence de cette même vulgarité, avaient cédé au découragement.

Quant au souvenir bienveillant rappelé par notre ami, il est très vrai qu'un écrivain très inférieur et médiocre fut vu par Mme Delanne, excellent médium, entouré d'Esprits d'une fort grande supériorité ; mais notre ami n'ignore pas qu'à cette époque, cet écrivain s'occupait d'un travail qui pouvait avoir et a eu en effet une grande influence sur la pensée philosophique de l'humanité et qu'à cette occasion ses guides ordinaires pouvaient avoir demandé un secours supérieur ; qu'en tout cas il s'agit ici d'un fait accidentel et exceptionnel, et que cette observation ne détruit pas la règle générale proclamée plus haut et confirmée du reste par la plupart des groupes spirites.

Que notre critique se rassure, *la révélation est progressive, la vérité est relative non-seulement ici-bas, mais encore dans tous les mondes de Dieu.* L'absolu n'est pas

fait pour les créatures. C'est pourquoi nous avons critiqué notamment un point capital de la théologie des Druides : *la rétrogradation possible de l'homme jusqu'à l'animal,* en la traitant d'impossibilité et d'absurdité. Si d'un autre côté nous avons fait ressortir ses splendeurs, c'est qu'à nos yeux la Gaule devait être chargée plus spécialement du grand mouvement de l'avenir, et devait être préparée à ce rôle magnifique par son passé théologique. Le Druidisme, à notre avis, est le trait-d'union entre le mosaïsme, le christianisme, et la révélation nouvelle. Mais tout est et sera relatif pour nous. L'absolu n'est qu'à Dieu.

Comme notre honorable contradicteur, nous avons pensé et imprimé dans maints passages (notamment à la page 122) que nos frères de l'erraticité pouvaient surtout nous enseigner utilement le rôle, la nature, et la fonction des fluides sur lesquels le plus ignorant d'entre eux est plus expert que le plus savant d'entre nous.

Reste donc 2° la question qui nous divise, celle de l'origine de l'âme et notre ami nous oppose la raison, les révélations des Esprits et les enseignements du Christ.

Ecartons d'abord ces deux derniers motifs. Nous avons fait complète abstraction des révélations spirites, dans tout ce que nous avons enseigné ; si nous avions voulu en exiger, nous affirmons résolument que le critique se trompe et qu'un formidable concours d'agents spirituels confirme notre opinion.

Les enseignements du Christ n'ont pas dû porter sur ce point parce qu'il était prématuré. Il n'a rien dit ni pour ni contre. Quant à la raison, elle nous enseigne l'unité de race des créatures, leur parenté et leur solidarité universelles, le rôle essentiellement procréateur et progressif de la souffrance et du travail, qui doivent avoir pour les animaux leur but et leur terme ; ces considérations suffisamment méditées, conduisent à nos conclusions que nous croyons vraies et que

nous avons proposées à la suite des plus grands penseurs de l'humanité.

Agréez, cher collègue, l'assurance de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

A. Pezzani.

VARIÉTÉS

EXTRAIT D'UN OUVRAGE PUBLIÉ EN 1840
Par J. Perceval

Je vais maintenant aborder la partie la plus difficile de cet ouvrage (je devrais dire la plus importante, considérée au point de vue scientifique) tellement difficile que je l'ai fuie jusqu'ici, et aujourd'hui encore je trouve la tâche bien lourde. J'ai déjà déclaré que vers cette époque (17 avril à mai 1832) j'étais d'un esprit parfaitement sain. Je vais essayer d'expliquer l'origine et la nature d'illusions qui vinrent m'accabler et qui furent la cause de mes souffrances. Mon exposé fera connaître des phénomènes spirituels et psychologiques qui, je le crains, seront réputés faux par beaucoup; je les certifie, et mon témoignage part d'un cœur honnête et droit. Je vais donc tenter de rapporter fidèlement ce qui m'est arrivé. Ceux qui voudront bien avoir foi dans mes paroles, y trouveront peut-être la base d'un nouveau système de foi métaphysique et de pratiques morales. La première et principale difficulté sera d'échelonner mes idées pour les rendre intelligibles, la seconde de décrire, sans tomber dans le ridicule, les faits dont j'ai été témoin.

Au commencement de 1830 je devais aller voir un de mes frères qui restait à Gand. J'étais indécis, je ne savais si je devais m'embarquer à Margate pour aller à Ostende, ou à

Douvres où je trouverais un de mes amis avec lequel je me rendrais en Belgique en passant par Calais et Dunkerque. J'étais seul dans la voiture qui me conduisait à Cantorberry ; profitant de mon isolement, je m'agenouillai et demandai au Seigneur de me guider dans la détermination que j'allais prendre. Pendant que j'étais en prières, j'eus une vision de trois personnes en casquette de voyage qui se suivaient à peu de distance. Quand la dernière m'apparut, je frissonnai d'horreur ; mon esprit fut troublé, étonné ; je ne pouvais savoir ce qui m'avait occasionné ce frisson ; sous l'impression de ces sentiments la vision disparut. Je continuai ma route stupéfié et plongé dans mes réflexions. En arrivant à Cantorberry, ma résolution était prise, je passerais par Margate. Il faisait nuit quand je remontai en voiture. La neige qui tombait avec violence retarda notre voyage, et quand l'aube parut, j'avais à côté de moi deux jeunes gens en casquette de voyage, tels qu'ils m'étaient apparus dans ma vision. L'un d'eux qui était allemand avait la même physionomie douce, régulière et gentille que j'avais distinguée sur la route de Cantorberry. A sa vue je me demandai si c'était lui ou un autre qui m'avait occasionné le frisson dont j'ai parlé. Je me disais en moi-même ; peut-il y avoir de mauvaises qualités cachées sous une forme si belle. Le long de la route, je fis connaissance avec lui, c'était un bon jeune homme, calviniste honnête qui avait fait des études sérieuses. Je cherchai en vain le troisième voyageur de ma vision, il n'était pas dans la voiture, pas un de mes compagnons de route ne lui ressemblait. Ce même jour je m'embarquai et en descendant dans une des cabines du bateau à vapeur, j'aperçus un singulier personnage sur la tête duquel je reconnus la troisième casquette de ma vision. Cet homme ne cessait de vomir les plus horribles imprécations, chacune de ses paroles était accompagnée d'un jurement qui me faisait frissonner·

Je me hasardai à lui faire quelques observations qu'il accueillit parfaitement, car somme toute, c'était un véritable gentlemen. Je sus plus tard qu'il avait eu le cerveau dérangé.

J'ai eu, dans une autre circonstance, une semblable vision, dont je ne puis aujourd'hui me rappeler toutes les circonstances. J'étais à la veille de quitter l'armée, ne sachant si je devais aller me fixer à Dublin ou à Oxford. Comme j'habitais alors la maison maternelle, je gagnai ma chambre et je priai avec ferveur afin d'être dirigé dans la détermination que j'allais prendre. J'eus une vision. Un ami de mon frère que j'avais connu au collége de Hanow, m'apparut assis dans sa bibliothèque, son fauteuil était placé près d'une table vis-à-vis d'une cheminée située à ma gauche, car je causais avec lui. Il portait le bonnet et la robe des fonctionnaires de l'Université. Pendant notre conversation, je le vis se lever de son siège, passer devant la cheminée, atteindre un gros volume in-folio qu'il prit dans sa bibliothèque; en ce moment, je m'écriai : « Grand Dieu, mais c'est M..., seulement ses cheveux me semblent plus noirs que lorsqu'il était à Hanow. » A peine arrivé à Oxford, j'appris qu'il était attaché au collège Brazenose. Un jour donc que j'avais besoin de quelques explications sur le serment qu'il fallait faire pour entrer dans l'Université, j'allai le voir. Il était exactement assis comme je l'avais vu dans ma vision, je fis même cette observation mentale que ses cheveux me semblaient plus noirs que lorsqu'il était à Hanow. Aussitôt, si j'ai bonne mémoire, je me rappelai ma vision, je me troublai au point de ne savoir comment entamer notre conversation. Je lui exposai pourtant les motifs de ma visite, et pour me renseigner il alla chercher dans sa bibliothèque non pas un volume in-folio mais un in-quarto.

Beaucoup de personnes d'un esprit instruit et philosophique vont sans doute fermer ce livre et tourner sur leurs

talons à la lecture de semblables *futilités;* je me contenterai de leur faire observer à ceux-là que leur manière d'agir n'est ni prudente, ni dictée par une saine philosophie. S'ils veulent bien descendre en eux-mêmes, ils verront peut-être que l'Esprit qui les fait penser, écrire et causer, n'est qu'un Esprit résolu à rejeter tous les témoignages qui déposent en faveur de phénomènes psychologiques dont ils n'ont pas eu personnellement connaissance. L'aveugle nie l'existence de la lumière, le sourd celle du son. Moi aussi, je le pense du moins, je suis un philosophe, non peut-être dans ma conduite, mais dans la recherche de la vérité. J'affirme donc que c'est d'une insigne folie que de rejeter des preuves que nous trouvons consignées, pour de semblables faits, dans les histoires anciennes aussi bien que dans les récits de nos auteurs modernes.

A la suite de ces visions qui me disposèrent à ajouter plus de confiance aux récits que l'on m'avait faits, pendant que j'étais à Oxford, de dons miraculeux accordés à certains membres de l'église d'Écosse, *un pouvoir vint sur moi qui me forçait de citer des passages de l'Écriture, ou des exhortations spirituelles sans préméditation aucune. Je me sentais aussi forcé* d'adresser, à des personnes que je n'avais jamais vues auparavant, des passages tirés de la Bible et qui me revenaient à la mémoire. A la même époque, je me trouvai à la ferme de Row ; un jour l'Esprit de Mary Campbell, l'une des personnes inspirées du voisinage, m'apparut, m'engagea à quitter la chambre où je me trouvais alors et à gagner la mienne pour me mettre en prières. Ce fut la première fois que je me sentis guidé, et je me soumis à cette direction qui semblait venir d'un *Esprit visible et palpab'e.* Au même endroit d'abord, à Dublin plus tard, je tombais de suite (à livre ouvert) sur les passages de l'Ancien Testament qui m'étaient demandés, dirigé par un Esprit avec

menace des plus terribles punitions, de la folie même, si je ne me soumettais pas complètement aux guides qui m'étaient donnés. Une autre fois, en Islande, j'assistais à un meeting en faveur de la société biblique, dans lequel je devais prendre la parole ; ma main fut dirigée dans la recherche des passages du Nouveau Testament dont j'avais besoin pour mon discours. Plus tard, à Dublin on m'avertit des maux auxquels j'allais être sujet, et pendant ma maladie, ma main écrivait dans un style qui ne m'était pas familier. Je me rappelle surtout une circonstance remarquable. Mon ami, le capitaine M..., m'avait réprimandé parce que ma chambre était en désordre ; cela m'avait fâché : Il venait de sortir quand un Esprit m'apparut. Je me hâtai d'exécuter les ordres qu'il me donnait, j'arrangeai ma chambre, je mis mes effets en ordre dans ma garde-robe. Une autre fois, comme je me déshabillais pour me mettre au lit, on me fit comprendre en esprit que j'étais saint Jean l'apôtre, puis ensuite Judas. Pendant qu'on me disait que j'étais saint Jean l'apôtre, ma figure m'apparaissait dans une glace, belle et brillante, mais sombre quand j'étais Judas. *(Spiritual Times.)*

Le journal anglais publie encore quatre autres pages remplies de phénomènes spirites. Ce sont des voix qu'il entend, des Esprits qui lui conseillent des mauvaises actions mais auxquels il n'obéit pas, des actes excentriques qu'il accomplit sous leur influence.

Nous n'avons donné cet extrait que pour prouver une seule chose : C'est que les phénomènes spirites s'étant produits à toutes les époques, chez tous les peuples, par l'intermédiaire de personnes mêmes qui ne croyaient pas à l'immortalité de l'âme, le spiritisme est une loi de nature. Toutes les critiques envenimées, tous les sermons, tous les anathèmes ne le pourront pas plus détruire, qu'ils n'ont détruit le mouvement de la terre. G. GUÉRIN.

EXTRAIT DU LIVRE DES PRODIGES

Un bon prêtre de la ville de Valogne, nommé M. Bézuel, étant prié à dîner, le 7 janvier 1708, chez une dame, parente de M. l'abbé de Saint-Pierre, avec cet abbé, leur conta, d'après leur désir, l'apparition d'un de ses camarades, qu'il avait eue en plein jour, il y avait douze ans.

En 1695, leur dit M. Bézuel, étant jeune écolier d'environ quinze ans, je fis connaissance avec les deux enfants d'Abaquène, procureur, écoliers comme moi. L'aîné était de mon âge, le cadet avait dix-huit mois de moins, il s'appelait Desfontaines ; nous faisions nos promenades et toutes nos parties de plaisir ensemble. Et soit que Desfontaines eût plus d'amitié pour moi, soit qu'il fût plus gai, plus complaisant, plus spirituel que son frère, je l'aimais aussi davantage.

En 1696, nous promenant tous deux dans le cloître des Capucins, il me conta qu'il avait lu depuis peu une histoire de deux amis qui s'étaient promis que celui qui mourrait le premier viendrait dire des nouvelles de son état au vivant ; que le mort revint, et lui dit des choses surprenantes. Sur cela, Desfontaines me dit qu'il avait une grâce à me demander ; qu'il me la demandait instamment : c'était de lui faire une pareille promesse, et que, de son côté, il me la ferait ; je lui dis que je ne le voulais point. Il fut plusieurs fois à m'en parler et même très sérieusement : je résistais toujours. Enfin, vers le mois d'août 1696, comme il devait partir pour aller étudier à Caen, il me pressa tant, les larmes aux yeux, que j'y consentis. Il tira dans le même moment deux petits papiers qu'il avait écrits, tous prêts, l'un signé de son sang, où il me promettait, en cas de mort, de me venir dire des nouvelles de son état, l'autre où je lui promettais pareille chose. Je me piquai au doigt, il en sortit une goutte de sang avec lequel je signai mon nom ; il fut ravi d'avoir mon billet, et, en m'embrassant, il me fit mille remerciements.

Quelque temps après, il partit avec son frère. Notre séparation nous causa bien du chagrin : nous nous écrivions de temps en temps de nos nouvelles, et il n'y avait que six semaines que j'avais reçu de ses lettres, lorsqu'il m'arriva ce que je m'en vais conter.

Le 31 juillet 1697, un jeudi, il m'en souviendra toute ma vie, feu M. de Sortoville, auprès de qui je logeais, et qui avait eu de la bonté pour moi, me pria d'aller à un pré près des Cordeliers, et d'aider à presser ses gens qui faisaient le foin. Je n'y fus pas un quart d'heure que vers les deux heu-

res et demie je me sentis tout d'un coup étourdi et pris d'une faiblesse ; je m'appuyai en vain sur ma fourche à foin : il fallut que je me misse sur un peu de foin, où je fus environ une demi-heure à reprendre mes esprits. Cela se passa ; mais comme jamais rien de semblable ne m'était arrivé, j'en fus surpris, et je craignis le commencement d'une maladie ; il ne m'en resta cependant que peu d'impression le reste du jour ; il est vrai que la nuit je dormis moins qu'à l'ordinaire.

Le lendemain, à pareille heure, comme je menais au pré M. de Saint-Simon, petit-fils de M. de Sortoville, qui avait alors dix ans, je me trouvai, en chemin, attaqué d'une pareille faiblesse ; je m'assis sur une pierre à l'ombre. Cela passa, et nous continuâmes notre chemin : il ne m'arriva rien de plus ce jour-là, et la nuit je ne dormis guère.

Enfin le lendemain, deuxième jour d'août, étant dans le grenier où on serrait le foin que l'on apportait du pré, précisément à la même heure, je fus pris d'un pareil étourdissement et d'une pareille faiblesse, mais plus grande que les autres. Je m'évanouis et perdis connaissance. Un des laquais s'en aperçut. On me demanda alors ce que j'avais, à quoi je répondis : J'ai vu ce que je n'aurais jamais cru ; mais il ne me souvient ni de la demande ni de la réponse. Cela cependant s'accorde à ce qu'il me souvient avoir vu alors comme une personne nue à mi-corps, mais que je ne reconnus cependant point. On m'aida à descendre de l'échelle ; je me tenais bien aux échelons ; mais comme je vis Desfontaines, mon camarade, au bas de l'échelle, la faiblesse me reprit, ma tête s'en alla entre deux échelons, et je perdis encore connaissance. On me descendit, et on me mit sur une grosse poutre qui servait de siége sur la place des Capucins : je n'y vis plus alors M. de Sortoville, ni ses domestiques, quoique présents ; mais apercevant Desfontaines, au bas de l'échelle, qui me faisait signe de venir à lui, je me reculai sur mon siége, comme pour lui faire place, et ceux qui me voyaient, et que je ne voyais pas, quoique j'eusse les yeux ouverts, remarquèrent ce mouvement.

Comme il ne venait point, je me levai pour aller à lui : il s'avança vers moi, me prit le bras gauche de son bras droit, et me conduisit, à trente pas de là, dans une rue écartée, me tenant ainsi accroché. Les domestiques, croyant que mon étourdissement était passé, et que j'allais à quelques nécessités, s'en allèrent chacun à leur besogne, excepté un petit laquais qui vint dire à M. de Sortoville que je parlais

tout seul. M. de Sortoville crut que j'étais ivre ; il s'approcha, et m'entendit faire quelques questions et quelques réponses qu'il m'a dit depuis.

Je fus là près de trois quarts d'heure à causer avec Desfontaines. Je vous ai promis, me dit-il, que si je mourais avant vous, je viendrais vous le dire. Je me noyai avant-hier à la rivière de Caen, à peu près à cette heure-ci ; j'étais à la promenade avec tels et tels ; il faisait grand chaud, il nous prit envie de nous baigner, il me vint une faiblesse dans la rivière, et je tombai au fond. L'abbé de Ménil-Jean, mon camarade, plongea pour me reprendre, je saisis son pied ; mais, soit qu'il eût peur que ce ne fût un saumon, parce que je le serrais bien fort, soit qu'il voulût promptement remonter sur l'eau, il secoua si rudement le jarret, qu'il me donna un grand coup sur la poitrine, et me jeta au fond de la rivière, qui est là fort profonde.

Desfontaines me conta ensuite tout ce qui leur était arrivé dans la promenade, et de quoi ils s'étaient entretenus. J'avais beau lui faire des questions s'il était sauvé, s'il était damné, s'il était en purgatoire, si j'étais en état de grâce, et si je le suivrais de près, il continua son discours comme s'il ne m'avait point entendu, et comme s'il n'eût point voulu m'entendre.

Je m'approchai plusieurs fois pour l'embrasser ; mais il me parut que je n'embrassais rien : je sentais pourtant bien qu'il me tenait fortement par le bras, et que lorsque je tâchais de détourner la tête pour ne le plus voir, parce que je ne le voyais qu'en m'affligeant, il me secouait le bras, comme pour m'obliger à le regarder et à l'écouter.

Il me parut toujours plus grand que je ne l'avais vu, et plus grand même qu'il n'était lors de sa mort, quoiqu'il eût grandi depuis dix-huit mois que nous ne nous étions vus ; je le vis toujours à mi-corps et nu, la tête nue avec ses beaux cheveux blonds, et un écriteau blanc, entortillé de ses cheveux, sur son front, sur lequel il y avait de l'écriture, où je ne pus lire que ces mots : *In, etc.*

C'était son même son de voix ; il ne me parut ni gai ni triste, mais dans une situation calme et tranquille. Il me pria, quand son frère serait revenu, de lui dire certaines choses pour dire à son père et à sa mère ; il me pria de dire les sept Psaumes qu'il avait eus en pénitence le dimanche précédent, qu'il n'avait pas encore récités ; ensuite il me recommanda encore de parler à son frère, et puis me dit adieu, s'éloigna

de moi en me disant : *jusques, jusques,* qui était le terme ordinaire dont il se servait quand nous nous quittions à la promenade pour aller chacun chez nous.

Il me dit que lorsqu'il se noyait, son frère, en écrivant une traduction, s'était repenti de l'avoir laissé aller sans l'accompagner, craignant quelques accidents : il me peignit si bien où il s'était noyé, et l'arbre de l'avenue de Louvigni où il avait écrit quelques mots, que deux ans après, me trouvant avec le feu chevalier de Gotot, un de ceux qui étaient avec lui lorsqu'il se noya, je lui marquai l'endroit même, et qu'en comptant les arbres d'un certain côté, que Desfontaines n'avait spécifié, j'allai droit à l'arbre, et je trouvai son écriture : Il me dit aussi que l'article des sept Psaumes était vrai, et qu'au sortir de confession, ils s'étaient dit leur pénitence ; son frère me dit depuis qu'il était vrai qu'à cette heure-là il écrivait sa version, et qu'il se reprocha de n'avoir pas accompagné son frère.

Comme je passai près d'un mois sans pouvoir faire ce que m'avait dit Desfontaines à l'égard de son frère, il m'apparut encore deux fois, avant dîner, à une maison de campagne où j'étais allé dîner, à une lieue de là. Je me trouvai mal ; je dis qu'on me laissât, que ce n'était rien, que j'allais revenir : j'allai dans le coin du jardin. Desfontaines m'ayant apparu, il me fit des reproches de ce que je n'avais pas encore parlé à son frère, et m'entretint encore un quart d'heure sans vouloir répondre à mes questions.

En allant le matin à Notre-Dame de la Victoire, il m'apparut encore, mais pour moins de temps ; il me pressa beaucoup de parler à son frère, et me quitta en me disant toujours : *jusqües, jusques,* et sans vouloir répondre à mes questions.

Il ne m'est rien arrivé depuis, et voilà mon aventure au naturel : on l'a contée diversement ; mais je ne l'ai contée que comme je viens de vous le dire. Le feu chevalier de Gotot m'a dit que Desfontaines est aussi apparu à M. de Ménil-Jean. Mais je ne le connais pas ; il demeure à vingt lieues d'ici, du côté d'Argentan, et je ne puis rien dire de plus.

Voilà un récit bien singulier et bien circonstancié, rapporté par M. l'abbé de Saint-Pierre, qui n'est nullement crédule, dans le tome 4, page 7, de ses ouvrages politiques.

Bordeaux. — Imprimerie Chaynes et Malichecq, c. d'Aquit., 57.

Ouvrages de M. ALLAN KARDEC *sur le Spiritisme*

Ces ouvrages se trouvent à Paris, chez MM. DIDIER et Comp., quai des Augustins ; — LEDOYEN, galerie d'Orléans (Palais-Royal) ; — au bureau de la *Revue spirite*, rue Sainte-Anne, 59 (passage Sainte-Anne).

LE SPIRITISME A SA PLUS SIMPLE EXPRESSION. — Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure grand in-18. — Cette brochure, étant destinée à populariser les idées spirites, est vendue aux conditions suivantes : Prix de chaque exemplaire, 15 centimes ; par la poste, 20 centimes. — 20 exemplaires ensemble, 2 fr., ou 10 centimes chacun ; par la poste, 2 fr. 60.

QU'EST-CE QUE LE SPIRITISME? — Guide de l'observateur novice des manifestations des Esprits. — 6e édition entièrement refondue et considérablement augmentée. — Grand in-18. Prix : 1 franc ; par la poste, 1 fr. 20.

LE LIVRE DES ESPRITS *(Philosophie spiritualiste)*. — Contenant les principes de la doctrine spirite sur l'immortalité de l'âme, la nature des Esprits et leurs rapports avec les hommes, les lois morales, la vie présente, la vie future et l'avenir de l'humanité, selon l'enseignement donné par les Esprits supérieurs à l'aide de divers médiums. — 13e édition, grand in-18 de 500 pages, 3 fr. 50 ; par la poste, 4 fr. — Edition in-8o de 500 pages, 6 fr. ; par la poste, 6 fr. 80.

LE LIVRE DES MÉDIUMS *(Spiritisme expérimental)*. — Guide des médiums et des évocateurs ; contenant l'enseignement spécial des Esprits sur la théorie de tous les genres de manifestations, les moyens de communiquer avec le monde invisible et de développer la faculté médianimique, les difficultés et les écueils que l'on peut rencontrer dans la pratique du spiritisme ; 6e édition. — Grand in-18 de 500 pages. Prix : 3 fr. 50 ; par la poste, 4 fr.

VOYAGE SPIRITE EN 1862, par M. Allan Kardec, contenant : 1o les observations sur l'état du spiritisme ; 2o les instructions données dans les différents groupes ; 3o les instructions sur la formation des groupes et sociétés, et un modèle de règlement à leur usage. — Brochure grand in-8o, format et justification de la *Revue spirite*. — Prix : 1 fr. pour toute la France ; pour l'étranger, le port en sus.

IMITATION DE L'EVANGILE selon le spiritisme. — Contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur concordance avec le spiritisme et leur application aux diverses positions de la vie. — Un fort volume in-12. Prix : 3 fr. 50.

LE CIEL ET L'ENFER, ou la justice divine selon le spiritisme. Un fort volume in-12. Prix : 3 fr. 50.

OUVRAGES DIVERS SUR LE SPIRITISME (1)

Histoire de Jeanne Darc, dictée par elle-même à Mlle Ermance Dufaux, alors âgée de 14 ans. Grand in-18. Prix : 3 fr.; *franco*, 3 fr. 50 c.

Fables et poésies diverses, par un Esprit frappeur. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr.; *franco*, 2 fr. 50 c.

Réflexions sur le spiritisme, les spirites et leurs contradicteurs, par J. Chapelot. Prix : 50 centimes; par la poste, 60 centimes.

Appel des vivants aux Esprits des morts, par E. Edoux. Prix : 1 fr.; par la poste, 1 fr. 10 c. — Lyon, bureau de la *Vérité*, 48, rue de la Charité.

Sermons du R. P. Letierce, réfutés par un spirite de Metz. Prix : 1 fr.; par la poste, 1 fr. 10 c.

Réponse aux sermons du P. Nicomède, par J. Guérin. Prix : 50 centimes; par la poste, 60 centimes.

Les Miracles de nos jours, par Auguste Bez. Prix : 2 fr.; par la poste, 2 fr. 20.

L'Education maternelle, par Mme Collignon. Prix : 50 centimes; par la poste, 60 centimes.

Révélations sur ma vie surnaturelle (3e édition), par D. D. Home. 1 fort vol. in-12. Prix : 3 fr. 50 c.

La guerre au Diable et à l'Enfer, par Jean de la Veuze. Prix : 1 fr.; par la poste, 1 fr. 10 c.

Comment et pourquoi je suis devenu spirite? par J.-B. Borreau. Prix : 2 francs.

Lettre d'un vieux spirite à un jeune avocat, par J.-B. Borreau. Prix : 50 centimes.

Almanach spirite pour 1865, 50 centimes; par la poste, 60 centimes.

Désarroi de l'empire de Satan, par A.-[illegible]algues. Prix : 1 fr.

La pluralité des existences de l'âme, par André Pezzani. 1 fort vol. Prix : 3 fr. 50 c.

Entretiens familiers sur le spiritisme, par Mme Emilie Collignon. Brochure in-8°. Prix : 1 fr.; par la poste, 1 fr. 20. — Bordeaux, aux bureaux de l'imprimerie A. Lefraise, 56, rue Sainte-Catherine.

Les Ombres, méditations philosophiques, par Hilaire. Prix : 2 fr.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

La Revue spirite. Paris, directeur-gérant, Allan Kardec; 1 fois par mois. — France et Algérie, 10 fr. par an.

La Vérité. Lyon; directeur-gérant, E. Edoux; hebdomadaire.—Lyon, 7 fr par an; départements et Algérie, 9 fr.

L'Avenir. Paris; directeur-gérant, Alis d'Ambel; hebdomadaire. — France et Algérie, 9 fr. par an.

L'Echo d'Outre-Tombe. Marseille; directeur-gérant, P. Gillet; hebdomadaire. — France et Algérie, 10 fr. par an.

(1) Pour recevoir *franco* ces divers ouvrages, adresser le montant en bons sur la poste au nom du directeur-gérant.

Bordeaux. — Maison Chaynes et Malichecq, c. d'Aquitaine, 57.